

Des voix plein la tête

Autor(en): **Jacobs, Leo / Speich, Martin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **98 (1989)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



DES VOIX PLEIN LA TÊTE

Qu'ont donc en commun le vieil Homère à qui nous devons les chefs-d'œuvre que sont l'Iliade et l'Odyssée, et le jeune chanteur pop Dillon Richards? Pour la deuxième étape de notre voyage à travers les fascinants continents de la communication humaine, nous sommes partis à la découverte de l'aventure du langage. Nos rencontres valurent le déplacement.



Dillon Richards, âgé de 22 ans et chanteur occasionnel à Ocho Rios, Jamaïque, se souvient encore exactement du jour. C'était en 1985. Un jeudi de mai, vers quatre heures de l'après-midi. Dillon, fils d'un ingénieur, potassait sa chimie dans sa chambre en vue de ses examens finaux à la High School. Etendu sur le lit, un livre à la main, il essayait de graver dans sa mémoire quelque formule récalcitrante.

Soudain, une voix résonna, comme de très loin. Mais il comprenait chaque mot: «You are a writer and a singer. You can be famous and rich.» Tu es un poète et un chanteur. Tu peux devenir célèbre et riche.

Dillon se redressa et regarda autour de lui. Il tourna les yeux vers la fenêtre. Rien. Sauf cette voix lointaine. Elle répéta les deux phrases. D'abord, il fut comme étourdi, puis, soudain, un clic dans sa tête. Il accepta le message de la voix, bien qu'il fût parfaitement inattendu. Dillon, jusqu'à présent, ne s'était jamais soucié de chant, ni de musique. Même qu'il avait toujours séché la classe de

musique. Et voilà qu'il devait devenir chanteur!

A ce moment précis, la voix se mit à chanter. Une jolie mélodie, un vrai perce-oreille. Il comprenait clairement les paroles. Une chanson sur l'amour, les rêves et les malentendus - comme tous les popsongs, quoi. Précipitamment, Dillon se saisit d'un crayon et d'un bloc-notes et se mit à écrire: «I was all alone thinking of you; although your love for me isn't true.» J'étais tout seul, pensant à toi, bien qu'il soit feint, ton amour pour moi.

Il fredonnait la mélodie, encore et encore. Il était comme électrisé. Le livre de chimie gisait au sol, oublié, quand il se précipita hors de sa chambre pour dénicher un cassetophone. Il se renferma dans sa chambre et enregistra la chanson aussi bien qu'il le put. C'était bizarre: «J'étais musicien. Je l'étais devenu d'une seconde à l'autre. Il me semblait avoir fait de la musique depuis tout petit. Durant quatre jours, je n'avais que cette chanson en tête. Je la fignolais jusqu'à ce que tout colle. Alors seulement, je me re-

«Douceur dans un monde d'âpreté», c'est le titre qu'a donné l'artiste jamaïquaine Sherida Levy, 25 ans, à sa grande aquarelle jetant un pont entre la Grèce antique et sa patrie. Un flair presque inquiétant pour les rapports cachés! Le poète et chanteur Dillon Richards, ici à la batterie d'un orchestre d'hôtel, a de nombreux points communs avec les poètes et chanteurs du temps d'Homère.



PHOTO: THOMAS GRÄNICH

Lee «Scratch» Perry, 50 ans, poète, chanteur, compositeur, musicien, producteur de disques et fête comme génie du Reggae jamaïcain, s'exhibe ici comme œuvre d'art au Kunsthaus de Zurich. Perry, producteur et parolier pour Bob Marley, à qui le Reggae doit sa popularité mondiale, se laisse dicter ses chansons par une voix intérieure. La constante compagnie de telles voix n'est pas toujours commode, mais, dit-il, on s'y fait.

plongeai dans ma chimie. A l'examen, j'eus quelque difficulté – la voix était là, de nouveau, et me susurrant de nouvelles idées, une nouvelle chanson.»

Dillon réussit à ses examens. Il devait, à l'automne, commencer au collège une formation d'informaticien. C'est le moment qu'il choisit pour déclarer à son père qu'il n'irait pas au collège. «Je suis musicien!» Suivit une scène de famille carabinée, mais le garçon parvint à s'imposer. En octobre déjà, il se produisait pour la première fois avec l'orchestre du Boscobel Beach Hotel à Ocho Rios. Entretemps, il s'est débrouillé avec différents jobs de ce genre. Il apprit les songs en vogue et chanta avec des orchestres d'hôtels.

Son travail principal, cependant, consiste dans la composition et la mise en paroles de chansons propres... dont personne ne veut jusqu'à ce jour. C'est ainsi qu'il a rangé 45 chansons dans cinq classeurs, bien proprement, avec les textes et les arrangements qu'un ami écrit en partant de ses enregistrements sur bande. Toutes ces 45 chansons ont été dictées par «sa» voix. Celle-ci est tellement productive qu'elle le met pas mal sens dessus dessous: «Voilà-t-il pas qu'au beau milieu d'un travail sur une chanson, elle m'en apporte soudain encore une autre. C'est comme si c'était une seconde voix.»

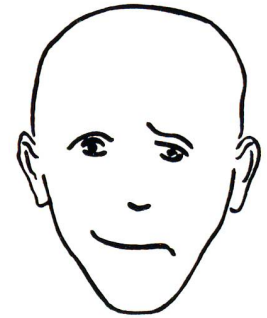
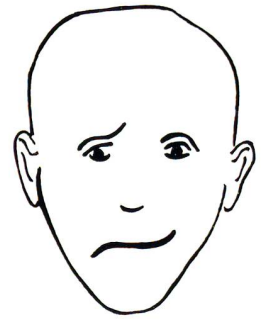
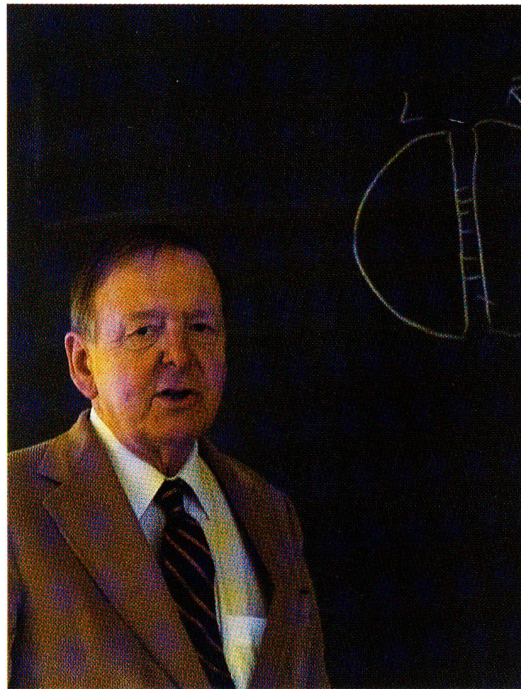
Mais, qu'est-ce que cette voix? Dillon Richards ne s'en soucie guère. Il se trouve dans la meilleure des compagnies: le «grand vieil homme» du Reggae, Lee Scratch Perry, qui écrivit les premières chansons de la vedette mondiale Bob Marley, se laissa dicter des centaines de chansons. «J'entends toujours des voix, même la nuit, quand je dors», nous confiait-il. La Jamaïque est un pays aux traditions africaines ancestrales qui, justement, sont en train d'être redécouvertes en tant qu'héritage culturel. Cette culture, étouffée durant les années d'esclavage, déborde de créativité. La musique Reggae, qui a conquis le monde entier, n'est qu'une des expressions de ces forces créatrices. Dillon Richards, cette jolie tête bouclée d'Ocho Rios qui, avec une patience tenace, démarche les studios et lutte courageusement contre la frustration, est l'un de ces innombrables talents qui attendent la grande percée. Pour lui, le fait que ses chansons lui soient dictées par une voix, n'a rien que de très naturel. Il ne se fait aucun souci, pas comme ce compositeur américain qui, sous le sceau du secret, demandait au psychologue Julian Jaynes de l'Université de Princeton, s'il ne serait peut-être pas schizophrène parce qu'il entendait ses morceaux musicaux, tout simplement, et les couchait tout

aussi simplement sur les portées. Cela dit, pour Jaynes, la capacité de l'homme à percevoir de telles voix intérieures est bien plus qu'une évidence: il a même consacré à ce sujet un ouvrage de 500 pages. Il y soutient la théorie que, jusqu'il y a quelque 3000 ans, tous les humains entendaient des voix intérieures. Ils percevaient ces hallucinations acoustiques comme «voix des dieux».

Ainsi, notre jeune chanteur jamaïcain et Lee Perry sont des descendants directs du poète et chanteur Grec Homère à l'époque duquel le fait d'entendre et de transmettre des poèmes et des chants était à l'ordre du jour. Ils étaient inspirés par les muses, et le professeur Jaynes maintient que ces déesses de l'art lyrique ne représentent pas seulement de simples circonlocutions décrivant un processus abstrait appelé intuition, mais ont été vécues en tant que phénomène réel. Jaynes, un célibataire débonnaire de 65 ans, aimant les longues promenades, fumant de petits cigares et faisant constamment tomber la cendre en déambulant dans son bureau bourré de livres, a passé la plus grande partie de ses 25 années à Princeton à explorer ce phénomène. Bien qu'à l'époque, les bandes magnétiques, hélas n'existaient pas encore, il a réussi à compiler un nombre étonnant d'indices pour sa théorie. Cette dernière, en un mot, dit que, jusqu'à environ l'an 1000 avant JC, les hommes que nous sommes n'avaient pas de conscience proprement dite, mais – pour l'exprimer avec le Faust de Goethe – «deux âmes dans leur sein», dont l'une dictait à l'autre ce qu'elle avait à faire. S'inspirant de la bipartition du cerveau, Jaynes parle d'un psychisme bicaméral, donc à deux chambres. Ainsi, à la place d'une conscience capable de jugement, les hommes de l'époque portaient des sortes de support sonores intérieurs qui, au moment voulu, leur donnaient les directives appropriées.

La conscience, dit Jaynes, est la capacité de s'observer soi-même, de s'introspecter et de se réfléchir – tout en restant soi-même. Vue de la sorte, la conscience n'est pas issue de l'évolution de la culture, de la civilisation. Elle est une invention de l'homme. A la racine de la conscience se trouve le langage. Celui-ci, toutefois, n'a pas automatiquement généré la conscience qui n'est née qu'après l'ère d'Homère et de l'Iliade, sa célèbre épopée sur la guerre de Troie.

Le langage humain, selon Jaynes et d'autres savants, est apparu il y a quelque 40.000 ans. Avant, les hommes ne communiquaient guère autrement que ne le font, aujourd'hui encore, les chimpanzés et les gorilles. Il est probable que les premiers sons assimilables au langage étaient des appels particulièrement dramatiques avec une terminaison. C'est ainsi que, par exemple, «wahi!» aurait pu avoir désigné un tigre prêt à bondir et «wahu», un tigre dans le lointain. De là pourraient s'être développés des ordres, un mot par exemple pour «coupant», désignant la confection de silex taillés, destinés à dépouiller les animaux abattus à la chasse. Les chefs des groupes de chasseurs donnaient des ordres. C'est dans cette phase, probablement, que les centres cérébraux de l'hémi-

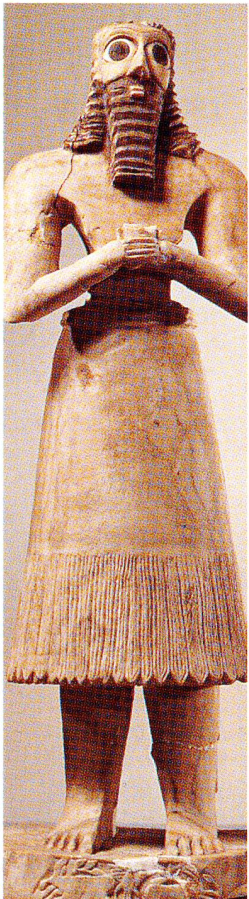
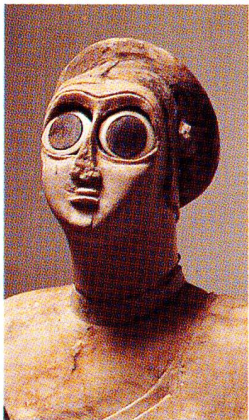


sphère droit, susceptibles d'engendrer des hallucinations vocales, commencèrent à servir de supports sonores. L'homme ayant reçu l'ordre, qui n'est pas conscient du moi et ne peut de ce fait penser «je dois polir la pierre», entend dans son intérieur le commandement «coupant! – coupant!» et reste de ce fait à son travail que, sinon, il oublierait presque aussitôt. Avec le temps, les hommes se donnent des noms propres; l'on se souvient d'eux après leur mort. Les chefs, plus tard les rois, survivent dans les hallucinations vocales des prêtres et des sujets. Ils deviennent dieux. Cela expliquerait la complexité des sépultures et monuments tels que les pyramides d'Egypte.

En d'autres termes: les hommes, même dans des cultures hautement développées comme celles de Mésopotamie, d'Egypte et de Grèce, étaient des sortes d'automates dont les actes et inventions étaient dirigés par des voix intérieures. Ils percevaient ces voix comme celles des dieux. Des statues des dieux s'érigèrent, nanties de grands yeux et capables de déclencher par suggestion des hallucinations chez celui qui les regardait. Selon Jaynes, le véritable déclencheur était en fait le stress de la décision. Aujourd'hui, les zones de l'hémisphère cérébral droit provoquant de telles hallucinations sont désaffectées et ne commencent à fonctionner que dans des situations d'exception – entre autres en cas de schizophrénie. La localisation dans l'hémisphère cérébral droit se réfère à la majorité des droitiers; chez les gauchers, cette localisation est variable.

Ses premières pièces à conviction pour l'existence d'un psychisme bicaméral, Jaynes les trouva dans l'Iliade: «Les héros de l'Iliade ne réfléchissent pas à ce qu'il convient de faire en suivant. Ils ne possèdent pas de conscience au sens où nous l'affirmons de nous et ne disposent en aucun cas du don de l'introspection... le rôle de la conscience est joué par des dieux. C'étaient des voix, dont les

Le professeur Julian Jaynes a développé la théorie que, dans l'Antiquité, des voix et des visions de divinités guidaient les hommes. Celles-ci émanaient d'hallucinations dans l'hémisphère cérébral droit: c'est à Jaynes, aussi, que nous devons ce petit test: regardez l'un après l'autre ces deux visages. Lequel vous paraît plus aimable? Vous trouverez le résultat du test en page 15, à côté des dauphins.



PHOTOS: ÉDITIONS CITADELLES, MAZENOD

harangues et les ordres étaient perçus par les héros de l'Iliade tout aussi distinctement que certains épileptiques et schizophrènes entendent leur voix ou que la Sainte Pucelle d'Orléans entendait les siennes. Les dieux étaient des modèles d'organisation du système nerveux central.»

Jaynes poursuit ses recherches et découvre des preuves étonnamment concordantes en faveur de sa théorie. D'Égypte au Pérou, d'Ur au Yucatan, partout où naissait une civilisation, le même modèle: régie divine, idoles, voix hallucinées. C'étaient de florissantes «civilisations bicamérales» qui, de fait, succombèrent à leur succès – lisez: surpopulation. Car elles prirent une telle ampleur qu'elles n'étaient plus gouvernables à l'aide d'une hiérarchie de «commandements oraux intérieurs». Les voix intérieures commencèrent à se retrancher derrière les oracles qui n'étaient plus entendus que par des prêtres particuliers, puis elles s'évanouirent totalement. Des catastrophes naturelles telles que des éruptions volcaniques accélérèrent l'effondrement de la civilisation bicamérale et, partant, la naissance de la conscience que firent taire les voix intérieures.

Dillon Richards est un lointain descendant de ces hommes disparus. Il n'est pas seul. Jaynes: «Beaucoup de gens parfaitement normaux vivent, à des degrés différents, de telles hallucinations. Il est fréquent que, dans une situation de stress, l'on perçoive la voix apaisante d'une figure parentale. La „perception de voix“ était généralement considérée comme un symptôme d'aliénation mentale. On n'apprend pour ainsi dire rien sur l'ampleur d'hallucinations auditives régulières chez les sujets psychologiquement sains.»

Les hallucinations des schizophrènes, souvent torturés par des voix méchantes et critiques, sont comparables à la providence divine de l'Antiquité. De l'avis de Jaynes, le déclencheur physiologique est le même dans les deux cas, à savoir le stress. Chez les sujets normaux, le seuil de stress déclenchant des hallucinations est extrêmement élevé, chez les schizophrènes et d'autres personnes conscientes entendant des voix de nos jours, il est abaissé. A l'époque bicamérale, il était tellement bas, qu'il suffisait d'un élément nouveau dans une situation établie pour déclencher une hallucination. Le professeur Jaynes nous rapporta que depuis la parution de son livre, il y a dix ans, plusieurs cliniques avaient décidé d'expliquer sa théorie à des patients schizophrènes souffrant d'hallucinations: «Cela soulage considérablement le patient de l'oppression liée à l'idée d'être fou, lorsqu'il réalise que nombre de ses symptômes sont une rechute dans une ancienne mentalité qui, de son temps, était absolument normale.»

Un intéressant vestige de l'époque bicamérale se retrouve dans les camarades de jeu imaginaires avec lesquels, de nos jours encore, des enfants de trois à quatre ans entretiennent des conversations animées. La réaction de leur environnement a souvent pour conséquence que les voix de tels amis bicaméraux se taisent tôt ou tard. «L'envi-

ronnement social, verbal d'un enfant d'aujourd'hui ne donne pas à celui-ci d'impulsions d'orientation bicamérale; mais avant environ 1000 avant JC, le camarade de jeu imaginé aurait, sous l'influence de l'entourage verbal, revêtu le statut de dieu et il serait créé un psychisme bicaméral entièrement développé», assurait Jaynes. «Il en irait de même pour un enfant moderne placé dans le même environnement.»

L'Iliade documente, le professeur en est convaincu, l'amorce du passage de l'homme bicaméral à l'homme conscient. Il est remonté aux sources, dans la langue grecque, de l'emploi de termes désignant des phénomènes psychiques tels que «sens», «naturel», «âme» ou «esprit» et a constaté que, dans l'Iliade, les mots correspondants décrivent tous des organes et des phénomènes physiques et qu'ils ont été fréquemment traduits à tort en notions psychologiques. Sans doute l'affaiblissement de l'organisation bicamérale du psychisme eut-il pour suite une poussée considérable du stress de décision lors de situations inhabituelles, poussée accompagnée de ce fait de symptômes physiologiques tels que palpitations cardiaques et bouffées de chaleur. Quand, par exemple, le roi Agamemnon reçoit de ses voix l'ordre d'enlever à Achille la tendre Briséis, Achille réagit par de violentes crampes intestinales avant que ne se produise l'hallucination de la déesse Athena brillant de tous ses feux et qui, dorénavant, lui dira tout ce qu'il devra faire.

La période de transition qui débutait alors, et à la fin de laquelle devait se trouver une pleine conscience de l'homme, n'est sans doute pas encore parvenue à terme, même aujourd'hui. La possession religieuse, l'hypnose, les rêves et les cauchemars d'enfants sont, outre la schizophrénie et les voix intérieures, des vestiges de la période bicamérale qui ont survécus jusqu'à nos jours.

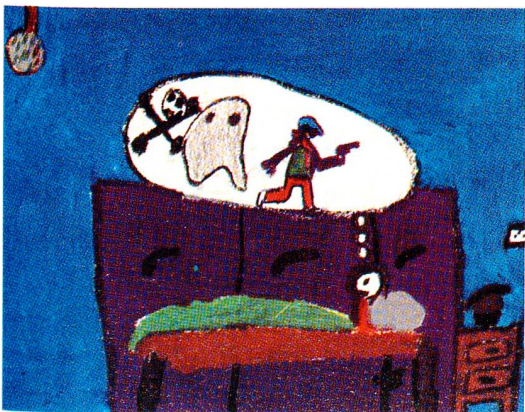
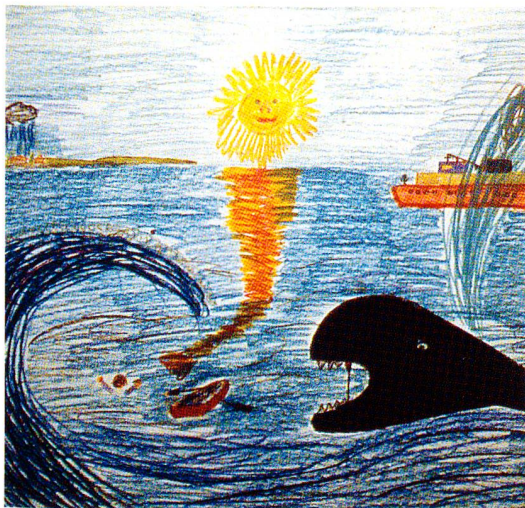
Avec le développement de la conscience, la façon de rêver s'est modifiée, elle aussi. Nous autres hommes conscients participons à l'action de nos rêves. Nous courons, grimpons, nous cachons. Il en était tout autrement chez l'homme bicaméral: les rêves venaient à lui. Selon le professeur Jaynes, le rêve de Jacob avec son échelle est un exemple typique de rêve bicaméral. Jacob dormait, allongé sur le sol et les anges montaient et descendaient au-dessus de lui. Les cauchemars d'enfants sont similaires, lorsqu'ils sont couchés au lit et terrorisés par des monstres. Mais les enfants font, dans d'autres circonstances également, des rêves stationnaires bicaméraux. Pour développer ses théories, le psychologue Jaynes pouvait s'appuyer sur les plus récentes conclusions de l'exploration neurologique de notre aptitude au langage. L'on savait depuis longtemps que celle-ci représente une exception dans l'organisation du cerveau partagé en deux et où presque toutes les fonctions sont doublement implantées, seuls les centres du langage des droitiers étant cependant situés à gauche. Une équipe de chercheurs de St-Louis vient de rendre visibles de façon dramatique nombre de ces processus à l'intérieur du cerveau grâce à un pro-

Depuis cinq mille ans déjà, ces statues de divinités découvertes dans le temple de Tell Asmar, près de Bagdad, jettent de leurs gigantesques yeux ronds un regard hypnotique sur tout mortel qui les contemple. Cette confrontation, les yeux dans les yeux, avec les autorités, selon Jaynes, aurait engendré chez le contemplateur un stress déclenchant des hallucinations vocales.



PHOTO: CHRISTIAN HELMLE

SANS PAROLES



Dès qu'il s'agit de nous exprimer nous-mêmes, notre for intérieur, nous perdons souvent la parole. Parfois, les mots nous manquent. Parfois, nous nous terrons de peur, par fierté, par timidité ou pour quelque autre raison. Mais notre «moi-même», comme l'appelait C. G. Jung, aspire même alors à se communiquer à l'entourage. En prenant le pinceau et les couleurs et en laissant libre cours à notre imagination, nous donnons au «moi-même» une chance de transposer son message en images. Lorsque nous traversons une crise ou sommes gravement malades, de telles images peuvent fournir au médecin de précieuses indications pour le diagnostic et la thérapie. Cela dit, il doit disposer d'une formation spéciale, lui permettant de décrypter les messages codés. Comme par exemple, le dr Kaspar Kiepenheuer, pédo-psychiatre d'enfants zurichoïse, dont vient de paraître un ouvrage sur les crises de la puberté. Il y décrit par des exemples illustrés, quels motifs séculaires émergent dans les dessins d'adolescents et peuvent fournir des points de repère quant à des conflits intérieurs. C'est ainsi que le communiant Martin dessina, sans le savoir, une scène d'un mythe polynésien qui, de nos jours encore, est dans ces îles des Mers du Sud une partie des rites d'initiation virile. Là-bas, les garçons pubères doivent pénétrer dans le ventre d'un monstre de carton en forme de poisson pour y vivre de peurs atroces. Après quoi, seulement, ils sont des hommes.

Surpris, notre «gamin de couverture» lève le regard vers le photographe qui vient de l'interpeller. Il est entièrement plongé dans son travail, oubliant qu'en fait, il ne peint que pour la caméra. Kaspar avait déjà composé avec passion la peinture sur verre de la couverture. Sa seconde tâche consistait en un test, le «test cynétique maison-arbre-personne» d'après Robert Burns, qui révèle aux psychologues une foule de détails sur la dynamique intérieure. Pour Kaspar, cependant, il s'agissait d'un jeu auquel il s'adonnait avec tout le sérieux que montrent encore, en jouant, les enfants de son âge. Pour le communiant Martin, par contre, la situation était vraiment grave. Pataugeant en pleine crise, il dessina un naufragé menacé par une gigantesque vague et un monstre dont, pourtant, il avait réussi à bloquer la gueule avec une rame. Le dessin «Cauchemar blanc», enfin, d'un petit leucémique de huit ans que le dr Kiepenheuer avait soigné. Jusqu'à sa mort, il fit plus de 300 dessins saisissants – une précieuse contribution pour la recherche, la thérapie et l'accompagnement final. L'exemple illustre la théorie de Jaynes, selon laquelle les enfants rêvent autrement que les adultes.

La représentation du cerveau montre de cinq taches claires, les zones actives lors de l'expression parlée. Les chiffres désignent des aires fonctionnelles: 1 ouïe, 2 compréhension du langage, 3 circonvolutions de Broca, 4 aire motrice volontaire, 5 mouvements de la bouche, 6 mouvements en général, 7 audition du langage, 8 lecture, 9 vue. Sur les quatre images du bas, instantanés du test PET, l'échelle des couleurs indique les zones cérébrales actives lors de l'audition (hearing) de la vision (seeing) de la réflexion (thinking) et du parler (speaking).

cédé nommé PET. PET est l'abréviation de Positron Emission Tomography: à l'aide d'infimes quantités de substances radioactives injectées dans le sang, il est possible de visualiser l'activité cérébrale sur des terminaux d'ordinateurs et à travers une échelle des couleurs, la zone active respective du cerveau ayant besoin aussi d'une irrigation sanguine supérieure. L'on pose successivement aux sujets, reliés à l'ordinateur par des sondes, différents problèmes astucieux (p.ex. oisiveté - lire - trouver des couples de mots rimant entre eux - parler) et l'on peut enregistrer à chaque question l'endroit du cerveau entrant en activité.

L'équipe, sous la direction du dr Marcus Raichle à la faculté de médecine de la Washington University de St-Louis, fait des recherches entre autres sur des anomalies de la capacité de langage, telle que la dyslexie (incapacité de lire) et sur les hallucinations des schizophrènes. Les premiers enregistrements pendant les hallucinations semblent confirmer la théorie du professeur Jaynes, selon laquelle les voix ont leur origine dans l'hémisphère cérébral droit. Ils montrent «soit une hyperactivité de l'hémisphère droit ou un déficit d'activité dans l'hémisphère gauche», disent prudemment les chercheurs. Jaynes: «En termes populaires, on pourrait dire aussi que le côté droit du cerveau „parle“ au côté gauche.»

Le langage fut l'outil avec lequel, selon la théorie de Jaynes, l'homme, depuis le temps

d'Homère, s'est forgé une conscience à partir de ces voix intérieures: «L'apparition de voix auxquelles il fallait obéir était à tous égards la condition préalable à l'état mental conscient où le décideur responsable est une entité capable de se confondre intérieurement avec elle-même et de se donner des ordres et des directives; et: Cette entité propre est un produit de la culture. Nous sommes, pour ainsi dire, devenus nos propres dieux.»

Comment l'homme a-t-il su créer la conscience à partir des voix des dieux? La réponse pourrait être fort brève: par la poésie! L'explication précise que donne Jaynes est cependant extrêmement compliquée. Il y va de l'aptitude de l'homme à se créer un espace intérieur et d'y reproduire le monde extérieur à l'aide de métaphores. Les métaphores, l'utilisation d'une image connue pour décrire un état ou un processus encore sans nom, sont les principaux modules de la poésie. L'amour est «comme une rose»: pour vivre, il a besoin de soleil, son parfum est suave, il sait montrer ses épines quand on le brusque et il se fane après une brève floraison.

«Et la conscience est de l'étoffe dont est la poésie», ajoute Jaynes. Les poètes et chanteurs de l'Antiquité l'ont créée par l'emploi de métaphores puissantes pour dire des phénomènes psychiques ou intellectuels. Mais ils ne furent pas les seuls, des poètes et chanteurs d'autres époques y ont contribué aussi. Ceux, par exemple, des civilisations hautement développées d'Afrique Occidentale qui, au temps de Colomb, furent sacrifiées à la cupidité et la soif de puissance européennes. Des hommes volés à ces cultures furent déportés vers les îles des «Indes Occidentales» nouvellement découvertes, les Caraïbes d'aujourd'hui, et vers l'Amérique. Comme esclaves sans droits et dégradés au rang de robots de travail. Le seul bien qu'ils étaient autorisés à emporter était leur langue et leur poésie. Un baluchon recelant, tout visiteur de la Jamaïque le ressent, de prodigieuses énergies créatrices qui ne se sont révélées de manière explosive qu'au cours des dernières décennies. Les chanteurs de Reggae, les disc-jockeys et dub-poets jamaïquains sont descendants directs d'Homère et chantent la nostalgie d'une identité nationale et culturelle.

Le dialecte des Jamaïquains, appelé, il y a peu encore et non sans un certain mépris «patois», émerge de plus en plus souvent dans les journaux et exige sa reconnaissance comme langue à part entière. Cela rappelle la renaissance du dialecte en Suisse alémanique. Peut-être cela a-t-il à voir avec le fait que, selon le chercheur en communication américain Marshall McLuhan, nous nous dirigeons, sous l'influence des médias électroniques, vers une «culture orale». La Jamaïque semble avoir franchi ce pas directement en sautant l'ère Gutenberg, suggère une dissertation sur la poésie Dance-Hall du pays.

La langue en tant qu'expression de l'identité culturelle - la multiplicité babylonienne est ce qui saute aux yeux en premier. La langue en tant que délimitation. La poëtesse popu-

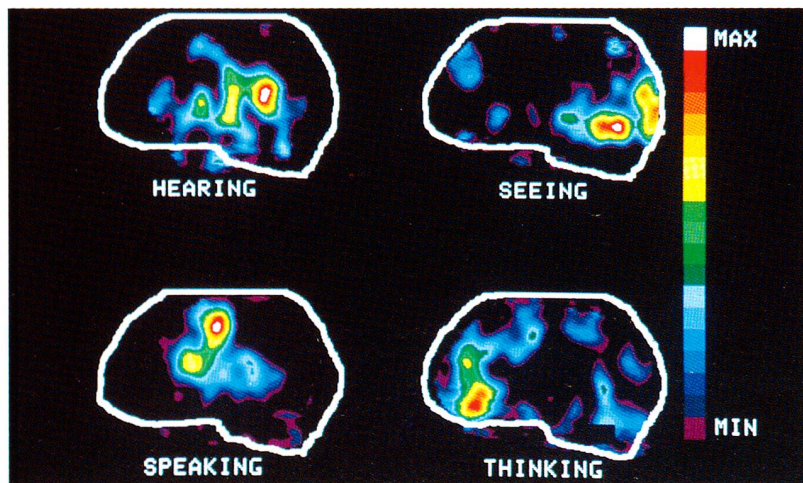
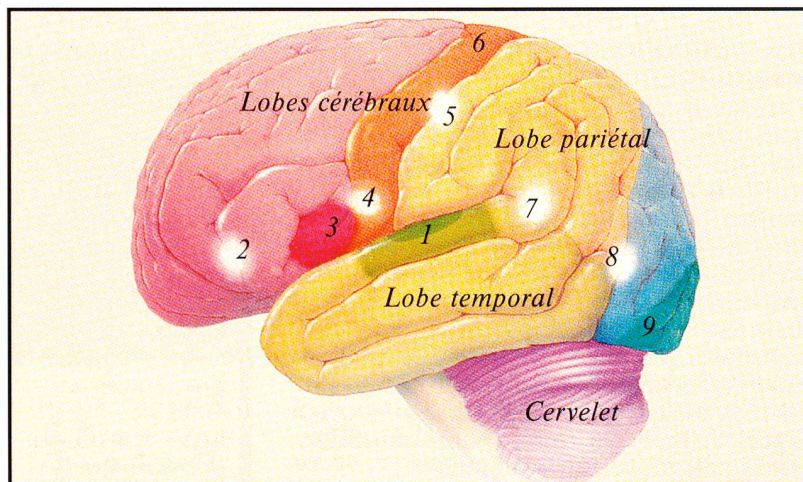


PHOTO: TOM MOORE, DISCOVER

PHOTO: DR RAICHLÉ, WASHINGTON UNIVERSITY

laire jamaïcaine Louise Bennett dit que ses ancêtres esclaves ont berné les Anglais qui leur imposaient la langue d'Albion: «En cachant l'anglais dans l'africain au point que les Anglais n'y comprenaient plus rien. Ha ha haa!» Mais en dépit de la variété et de la divergence, toutes les langues humaines peuvent être ramenées à un noyau commun. On l'appelle «grammaire universelle» et il constitue en quelque sorte la base de l'état d'humain. Cette étonnante conclusion – étonnante surtout si l'on considère les règles et d'exceptions de toutes les grammaires – nous vient d'un linguiste fort considéré comme philosophe moraliste: Noam Chomsky. Sa théorie décrit la grammaire universelle comme un programme génétique pour l'acquisition de la langue maternelle et qui est pareil pour tous les hommes comme le programme d'un organe, par exemple du foie. Le programme de base est le même pour tous les nouveaux-nés et quelques interactions, peu nombreuses, entre l'enfant et l'entourage, surtout la mère, manœuvrent les aiguillages de telle sorte qu'apparaît alors la langue maternelle respective. Chomsky: «Il n'y a qu'à imaginer que l'enfant reçoit un questionnaire et doit répondre aux questions en se fondant sur un capital d'expérience minime.»

Ces réflexions, Chomsky les avait déjà exposées il y a 30 ans. Elles étaient un refus aux théories behavioristes en vogue à l'époque, selon lesquelles l'enfant «apprend» la langue, simplement pas à pas, comme tout autre comportement. Les structures grammaticales, argumentait-il de façon convaincante, sont beaucoup trop complexes pour être acquises comme chacun des mots. Ces derniers temps, les recherches de Chomsky et de ses élèves ont pris un nouvel essor. De nouveaux résultats de la recherche neurologique ont aidé à comprendre comment le cerveau établit les processus d'apprentissage. Dans son interview avec ACTIO HUMANA, le professeur, qui est toujours resté fidèle à son Université, le fameux Massachusetts Institute of Technology, attire l'attention sur les expériences tout-à-fait quotidiennes rendant plausible l'existence d'un programme de langage inné – une sorte d'instance intérieure qui, pendant que l'on parle même, constate que l'on a mal exprimé quelque chose. De telles observations révèlent que notre conscience et notre communication avec l'entourage sont beaucoup plus complexes et multiples que nous ne le supposons communément. Sans doute sommes-nous capables de perceptions dont nous ne nous doutons même pas. Les disc-jockeys présentant leurs poèmes semblables à des chansons sur des musiques rythmées dans les Dance Halls de la Jamaïque, attendent leur entrée en scène tandis que leurs concurrents sont encore «en piste». Ils se tiennent derrière l'estrade, l'air faussement cool et relax, mais en réalité tendus et actifs à l'extrême. Que font-ils? «Un tas de choses», nous dit un jeune D.J. du nom de Horseman. «D'abord, je capte les vibes, les vibes dans le public.» Vib, c'est l'abréviation de vibration, les ondes, donc, et signifie au fond l'am-

bianche, l'attitude, l'humeur à l'encontre des artistes. Des joueurs de sitar indiens font toujours précéder leur premier morceau de concert, d'un prélude détecteur destiné à jauger l'énergie de l'auditoire, à laquelle ils adapteront ensuite le tempo de leur prestation. Mais Horseman fait plus encore: «Bien sûr, j'écoute attentivement ce que joue l'autre. Il se pourrait toujours qu'il passe quelque chose de mon répertoire, histoire de me couper l'herbe sous les pieds. Et en même temps, tout mon programme se déroule dans ma tête, à plein tube.» La psychoanalyste Jean Shinoda Bolan décrit une semblable multiplicité de la conscience. Dans des entretiens avec des artistes et des écrivains, elle a rencontré, outre la conscience «focalisée» et la «planante», un troisième type de conscience qu'elle a baptisé «Conscience – Aphrodite». Aphrodite était la déesse grecque de l'amour. Dans son livre «Déeses en chaque femme», Bolan écrit: «Je constatai que, durant une séance thérapeutique, différents processus se déroulent simultanément. Je suis absorbée dans l'écoute de mon patient qui capte toute mon attention et ma sympathie. En même temps, ma raison reste active et établit des associations avec ce que j'entends, des choses que je sais déjà de cette personne... ma raison travaille activement, mais de façon réceptive et se trouve stimulée par le fait que je suis entièrement plongée dans l'autre.» L'exploration des pro-

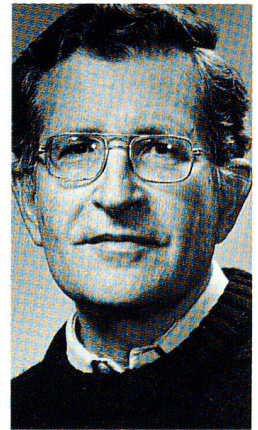


PHOTO: JOHN COOK

Le professeur Noam Chomsky a révolutionné la linguistique. Dans une interview avec ACTIO HUMANA (page 16), il explique la relation entre l'éthique et le langage.

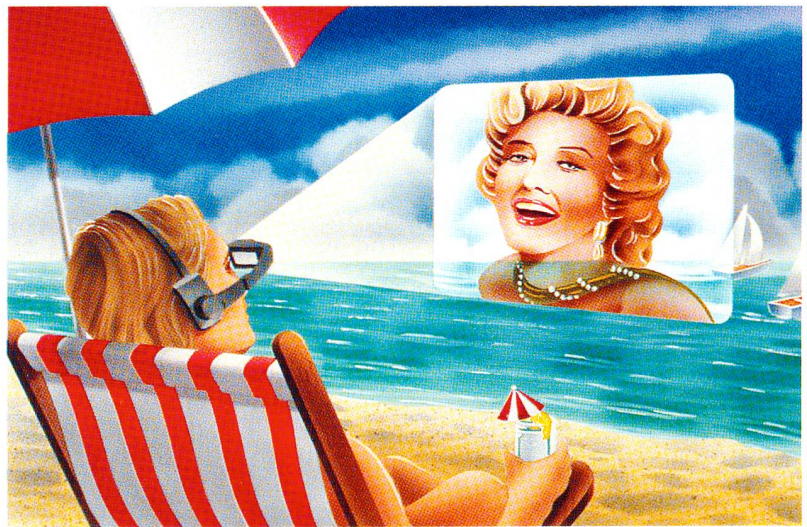


PHOTO: JAN WOPPOLE, DISCOVER

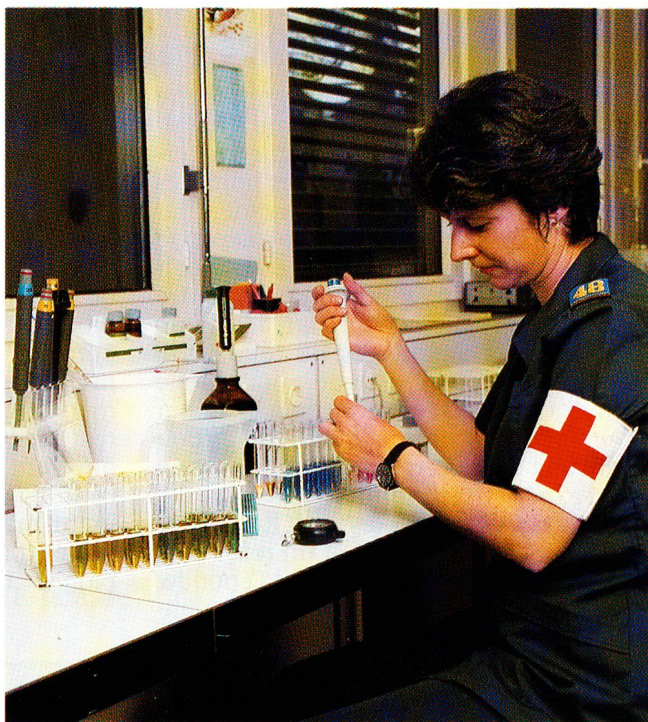
Entendre des voix et avoir des visions de personnages – un «luxe» que les anciens Babyloniens s'offraient gratuitement et que la technique moderne sait générer artificiellement. Après le «walkman», venu du Japon, une firme américaine, Reflection Technology, a mis

au point des lunettes unilatérales faisant, comme par enchantement, surgir une image à environ 60 cm du contemplateur. Ces lunettes, appelées «Private Eye», ont trouvé leur première application pour les utilisateurs d'ordinateurs: un écran portatif pour ordinateurs minia-

turisés. Mais voici que se dessine déjà la vision du cinéma privé et que l'idée d'un système vidéo faisant magiquement, via hologramme et «Private Eye», apparaître dans le salon des films tridimensionnels, ne semble plus saugrenue du tout.

CRS: TRAVAIL HUMANITAIRE EN SUISSE

Secourir les blessés et les mourants restés sans soin sur le champ de bataille, telle était probablement la préoccupation majeure d'Henry Dunant lorsqu'il se retrouva par hasard à Solférino, en 1859. Aujourd'hui, la Croix-Rouge suisse est tenue, de par l'arrêté fédéral du 13 juin 1951 d'une part, et ses statuts du 22 novembre 1986 d'autre part, de recruter, d'instruire et de mettre du personnel professionnel à la disposition du Service sanitaire coordonné.



SERVICE DE LA CROIX ROUGE

Professionnelles de la santé, qu'elles soient infirmières ou infirmières-assistantes, laborantines, techniciennes en radiologie médicale ou aides en pharmacie, assistantes médicales ou aides en médecine dentaire, sont préparées à l'engagement au sein du Service de la Croix-Rouge. Ce service a en outre besoin de femmes qui, grâce à une formation en soins à domicile ou en premiers secours, lui apportent le complément indispensable à son fonctionnement. Les anciennes éclaireuses et

cheftaines de louveteaux ont une formation préalable également très utile dans ce cadre.

Les membres du Service de la Croix-Rouge déploient leurs activités dans les hôpitaux de base de l'armée. De chacun de ces 40 hôpitaux dépend un détachement de la Croix-Rouge d'hôpital, affecté principalement aux services de soins pour l'assistance de patients civils ou militaires.

CRS - Un engagement humanitaire Des hommes au service des hommes

LE SYMBOLE DE L'HUMANITÉ



cessus neuraux se cachant derrière de tels phénomènes en est encore à se balbutier. Mais les neurologues ne sont pas seuls à s'y intéresser. Peu à peu, les ingénieurs se mettent, eux aussi, à faire des incursions dans notre cerveau et à s'exercer en tant que «lecteurs de pensées». C'est ainsi que l'on pourrait appeler une expérience de longue durée pratiquée à la Colorado State University où des ingénieurs-électriciens ont développé une application informatique parvenant à «faire parler» le cerveau humain. Le «langage» est encore assez grossier et doit, pour le moment, se contenter de quatre lettres: le système convertit en une lettre un problème donné. Le sujet d'expérimentation porte des électrodes au cuir chevelu afin que, durant la solution du problème, ses flux cérébraux puissent être captés. Il s'allonge, se détend et essaie de ne penser à rien. C'est là la ligne de base de la courbe d'impulsions cérébrales (EEG). Puis viennent les trois problèmes: solution d'une multiplication complexe; imaginer un objet gravitant autour de son axe; écrire par la pensée une lettre à un ami; imaginer comment on écrit au tableau noir une tranche des unités. L'échantillon de flux cérébral de chaque problème correspond à une lettre: A, B, C, D. Les premières expériences ont prouvé que cela fonctionne. Dans une phase suivante, les sujets doivent composer des «mots» avec les lettres, en résolvant les problèmes dans l'ordre respectif. Les suites de lettres sont comprises par le système comme des ordres pour une voiture miniature téléguidée. P.ex. AC=stop, CAB=go, BAC=90° à droite. L'application pratique serait l'adaptation du principe aux handicapés moteurs et du langage.

De telles tentatives de construire un langage artificiel ont lieu aussi dans la recherche sur la communication animale. A Hawaii, une équipe travaille, sous la responsabilité de Louis Herman, avec des dauphins ayant appris à répondre à des questions: «Y a-t-il un frisbee dans le bassin?» Certes, les formulations sont semblables aux ordres pour la voiture téléguidée, mais un peu plus sèches: «Frisbee, question». Mais les dauphins Ake et Phoenix disposent de tout un vocabulaire et comprennent des phrases fraîchement composées et comptant jusqu'à cinq mots. Le spécialiste en singes Duane Rumbaugh, qui réalise actuellement des expériences de langage avec des chimpanzés nains, qualifiait d'excellent le travail d'Herman avec ses dauphins. L'on possède aujourd'hui, dit-il, des preuves irréfutables de certaines formes d'aptitude au langage chez les animaux.

Mais, soulignait à Zurich le professeur Hans Kummer, primatologue, dans un entretien avec ACTIO HUMANA, il n'existe aucun indice pour l'existence d'une grammaire universelle selon Chomsky pour les animaux. D'après l'état actuel de nos connaissances, il s'agirait donc d'un programme génétique qui distinguerait l'homme de l'animal. L'exploration de la communication entre animaux est encore loin, toutefois, d'avoir répondu à toutes les questions. Les chercheurs découvriront toujours de nouveaux motifs d'étonnement tel que, par exemple, la capacité des

chimpanzés à reconnaître comme tels des problèmes posés par des hommes et d'y proposer des solutions. Ou la communication raffinée et muette entre les chimpanzés mâles chassant dans la forêt vierge de Tai en Côte d'Ivoire.

Christoph Bösch, un collaborateur du professeur Kummer, observe depuis dix ans ces chasseurs qui, périodiquement, poursuivent presque tous les jours les petits singes Kolobus dans la cime des arbres. Ses observations lui ont permis quasiment d'infirmer la théorie selon laquelle le langage humain serait un moyen indispensable à la chasse coopérative. Kummer: «Sans doute ces chimpanzés chassent-ils de façon plus coopérative qu'aucun autre peuple sans écriture de nos jours. L'un rabat, l'autre se tient à l'affût, un autre, plus vieux, est déjà installé à un „point de passage obligé“ lorsqu'ils rebondissent la première fois. Tout est donc prévu à deux coups près, et sans un mot! Ils observent leur proie et s'observent mutuellement. Leur communication consiste en déplacements, orientations du regard et, obligatoirement, dans l'interprétation des intentions à partir d'une parfaite connaissance des réactions de l'autre. Quand on pense que le football, par exemple, n'est déjà pas un sport très causant, on ne s'étonnera pas de ce que ces données contredisent la théorie de la chasse coopérative».

A quoi nos ancêtres utilisaient-ils le langage, qu'était-ce que la «pression de sélection», comme dit le chercheur en évolution, qui donna naissance au langage? Le professeur Kummer: «Le langage semble plutôt prêter à la relation d'événements, à les provoquer, plutôt qu'à les diriger. Quand quelqu'un, le soir au feu de camp, raconte une histoire de chasse, il se sert de mots, même si, comme beaucoup d'Africains, il ne peut s'empêcher de tout mimer. Etait-ce cela, la pression de sélection – je ne saurais le dire.» Quoi qu'il en soit, nous voici revenus aux poètes et chanteurs de Grèce, d'Afrique Occidentale et de Jamaïque. ■

LEO JACOBS, MARTIN SPEICH

Que se racontent donc les dauphins lorsque, gazouillant joyeusement, ils égaient les hommes de leurs facéties nautiques? Tant de mystères restent à percer. Voici la «solution» au test de Jaynes de la page 9: si vous êtes droitier, les chances sont grandes que vous ayez opté pour l'image du bas où, vu sous votre angle, la commissure des lèvres s'oriente vers en haut à gauche. Pour Jaynes, c'est là une preuve que le jugement si un homme – ou la vision d'une divinité – est ami ou ennemi, est «prononcé» par l'hémisphère cérébral droit.



PHOTO: ALBERT VISAGE, JACANA